

que, aujourd'hui oublié, Claude Druet. Mais, même s'il devint peintre de la cour de Louis XIII, il n'arriva jamais à la noblesse. Louis XIII avait, dit-on, accroché un de ses tableaux dans sa chambre à coucher, le *Saint Sébastien soigné par Irène*.

Georges de la Tour et sa femme sont morts à deux semaines d'intervalle de pleurésie lors de l'épidémie de janvier 1652.

#### Tombé dans l'oubli

Célèbre de son vivant, peintre à la cour, il tomba ensuite dans l'oubli, démodé, disait-on. Il ne fut redécouvert par les historiens de l'art qu'au XX<sup>e</sup> siècle. C'est en 1915 qu'on l'identifia. Depuis lors, le corpus des œuvres retrouvées de Georges de la Tour a régulièrement grossi pour se stabiliser aujourd'hui à quarante (sur les 300 tableaux qu'il aurait peints).

Dans les archives du journal *Le Monde*, on retrouve un article de 1949 intitulé *Georges de la Tour un Maître retrouvé* et un autre en 1972 pour sa grande exposition à l'Orangerie qui attira 300 000 visiteurs, avec ce titre: *Le mystérieux Georges de la Tour*. Sa gloire posthume était lancée.

L'exposition au Jacquemart-André est thématique (comme on ne connaît pas les dates des œuvres, une exposition chronologique n'aurait pas de sens).

Elle débute par des exemples éclairants: une femme à moitié nue dans la pénombre gratte une puce à la lueur d'une bougie! Une figure humble, paysanne, bien loin des figures de la Cour mais investie d'une dignité silencieuse. L'héritage caravagesque s'y retrouve: un clair-obscur dramatique, un réalisme brut, une spiritualité profonde.

On retrouve ces éléments dans *Job raillé par sa femme*. Job, le corps décharné, est assis la tête tournée vers sa femme qui tient la bougie, exprimant une souffrance et une solitude complète.

Si on assimile souvent Georges de la Tour à ses scènes nocturnes, on voit qu'il fut aussi le peintre des infortunés, des pauvres aux visages burinés et aux vêtements usés comme dans *Les Mangeurs de pois* et *Le Vieilleur (joueur de vielle) au chien*. Un naturalisme qu'on retrouve à la même époque chez les peintres espagnols.

#### Le Nouveau-né

Georges de la Tour a souvent repris le même thème, avec des variations, pour satisfaire une large demande. L'exposition juxtapose de manière fascinante deux versions du *Saint Jérôme pénitent* (venues de Grenoble et de Stockholm). Elles montrent toutes les deux la nudité du saint vieilli, le crucifix dans une main, le fouet ensanglanté dans l'autre. Mais dans l'une des deux versions (vraisemblablement destinée au cardinal de Richelieu), on voit derrière Saint Jérôme, un somptueux chapeau écarlate de cardinal.

Peintre des infortunes, du petit peuple, mais aussi des apôtres (on voit plusieurs portraits en buste d'apôtres), ces œuvres sont autant de scènes de méditation. Il adopte souvent aussi une stylisation très moderne de ses sujets.

Un autre moment fort de l'exposition, ce sont les deux versions de son *Saint Pierre repentant* ou *Les Larmes de saint Pierre*. La lumière est ténue, un coq est sur la table rappelant que Jésus avait dit que le coq ne chanterait pas trois fois que Saint-Pierre aurait renié Jésus. Sur le visage décomposé de Pierre, on voit les larmes couler.



“Le Nouveau-Né”, vers 1645, huile sur toile, 76,7 x 95,5 cm.

*“Les dieux sont sans nimbés, les anges sont sans ailes, les fantômes sans ombre. L'ordinaire devient sacré. Toute femme devient Marie. Il fait du Mystère la chose la plus domestique et rend subitement solennelles les molécules de la condition humaine: naissance, séparation, sexualité, abandon, silence, angoisse, mort.”*

Pascal Quignard

Extrait du livre de Quignard sur Georges de la Tour.

Plusieurs des chefs-d'œuvre nocturnes se retrouvent en fin de parcours. Et d'abord son *Nouveau-né* prêté par le musée de Rennes. Une femme tenant son nouveau-né emmaillotté. Aucune auréole, aucun signe religieux, sans bœuf, ni âne. Même si on peut deviner Marie et sainte Anne autour de l'Enfant Jésus, c'est une maternité comme toutes les autres avec une lumière semblant venir de l'enfant lui-même comme si la divinité s'y révélait. L'image magnifiée d'une banalité humaine.

Georges de la Tour a peint quatre versions de *Madeleine pénitente*. Celle prêtée par le musée de Washington est parmi les plus émouvantes. La sainte est plongée dans une profonde mélancolie, la main posée sur un crâne, une flamme de bougie cachée dont on ne voit que le halo.

Dans chacun de ses tableaux, il n'utilise que des couleurs bistres, des bruns, des noirs, un peu de rouge et de blanc. À la frontière toujours entre l'apparition et la disparition, enlevant tout détail inutile pour se concentrer sur le sujet.

On montre aussi comment il utilisait sa technique du clair-obscur pour des scènes de genre comme *Le Souffleur à la pipe* et *La Fillette au braséro*.

Le dernier tableau de l'exposition, peint peu avant sa mort, montre Jean-Baptiste dans le désert, un corps ramené à l'essentiel, déjà très moderne.

Pascal Quignard dans son livre consacré à Georges de la Tour écrivait: “Les dieux sont sans nimbés, les anges sont sans ailes, les fantômes sans ombre. L'ordinaire devient sacré. Toute femme devient Marie. Il fait du Mystère la chose la plus domestique et rend subitement solennelles les molécules de la condition humaine: naissance, séparation, sexualité, abandon, silence, angoisse, mort.”

→ Georges de la Tour, musée Jacquemart André, Paris, jusqu'au 26 janvier.